

LE DERNIER MESSIE

« Une nuit, en des temps immémoriaux, l'humain se réveilla et *se vit lui-même*. Il vit qu'il était nu sous le cosmos, errant à l'intérieur de son propre corps. » Ainsi commence le court essai de Peter Wessel Zapffe, *Le Dernier Messie*, publié initialement en 1933 dans la revue norvégienne *Janus*.

Né en 1899 à Tromsø, mort en 1990, le philosophe est donné comme s'inscrivant dans la lignée de l'Allemand Arthur Schopenhauer ; on peut aussi, de nos jours, le rapprocher des penseurs liés au mouvement de la « décroissance ». Considéré comme exagérément pessimiste et fataliste, Peter Wessel Zapffe défend l'idée que l'intelligence de l'être humain s'oppose à ce dont la nature a besoin pour fonctionner. « Une espèce était plus armée qu'il n'eût fallu – l'esprit l'avait rendue non seulement toute-puissante sur ce qui l'entourait, mais dangereuse, y compris pour son propre devenir. » Comment ne pas trouver ces paroles affreusement prophétiques, d'autant plus aujourd'hui, alors que le tapis rouge est partout déroulé à une *post-humanité* bardée d'IA et d'autres gadgets, si l'on peut dire, destructeurs pour l'ensemble de l'humanité ?

Peter Wessel Zapffe prône une réduction de la natalité et s'avoue « nihiliste ». En toute logique, il est ami avec le théoricien de l'écologie que fut Arne Næss (1912-2009, fondateur du concept d'« écologie profonde »), tous deux contemporains et passionnés d'alpinisme et d'observation de l'environnement. Ce texte, *Le Dernier Messie*, a été écrit en 1933, donc bien avant l'ère du numérique (fin du XX^e siècle) et avant, également, la prise de conscience que l'utilisation des énergies fossiles (que l'on peut dater des premières machines à vapeur, à la fin du XVIII^e siècle) entraînerait un réchauffement climatique à l'échelle du globe et aux conséquences difficilement imaginables. S'il est donc étonnamment précurseur, il montre aussi que les scientifiques étaient en mesure de comprendre ce qui s'annonçait, cette catastrophe mondiale en cours, et que les politiques pouvaient en être prévenus. (On ne peut qu'être littéralement stupéfait lorsque notre cher président de la République Emmanuel Macron affirme n'avoir découvert que tout récemment l'ampleur du phénomène... ! Est-ce bien la peine de jouir de tellement de pouvoir et des avantages qui lui sont liés et de disposer d'un si confortable salaire, pour ne pas être capable de distinguer ce que des individus de toutes catégories professionnelles et de toutes obédiences politiques pointent depuis longtemps... ?) L'être humain, écrit Peter Wessel Zapffe (et notwithstanding l'écart chronologique, il pourrait s'adresser au susnommé), « procède [...] à un *refoulement* plus ou moins conscient de son néfaste excédent de conscience », ajoutant que cela « constitue l'une des conditions de l'adaptation à la société et, d'une manière gé-



nérale, ce que l'on qualifie couramment de mode de vie sain et normal ». Aïe ! Là est le problème, véritable problème existentiel, que le philosophe cerne avec force. D'aucuns parleraient d'un cerveau surdimensionné pour résoudre les besoins essentiels et néanmoins primaires, comme la nécessité de s'alimenter ou de se reproduire ; ou encore, de soubresauts du cerveau reptilien... Certains présupposés de l'auteur peuvent heurter le lecteur d'aujourd'hui (les différences femmes-hommes, par exemple), mais ils sont à remettre dans le contexte de l'époque et ne nuisent pas à sa pensée générale. Laquelle, s'acoquinant nous semble-t-il plus avec le freudisme, quoi qu'il s'en défende, qu'avec le marxisme en vigueur dans une bonne partie de l'Europe d'alors, un peu, un tout petit peu à la façon d'un Erich Fromm (*Avoir ou être ?*), reste remarquablement prémonitoire.

Sans entrer en contradiction avec les propos énoncés auparavant, Peter Wessel Zapffe affirme enfin que « la valeur globale d'un progrès technique du point de vue du mode de vie doit se mesurer aux possibilités qu'il fournit aux humains de faire fonctionner leur intellect ». Et ainsi, privilégiant l'humanisme (au sens de prépondérance de l'individu non pas sur les autres ni sur la nature mais sur lui-même, à la Stirner), plus que la technologie, le bien-être plus que la possession de biens, le progrès redeviendrait une valeur en soi. « Connais-toi toi-même – soyez inféconds et laissez derrière vous la terre en paix. » ►

Thierry Maricourt

Peter Wessel Zapffe, *Le Dernier Messie* (*Den sidste Messias*, 1933), trad. du norvégien par Françoise Heide, Allia, 2023, 48 pages, 6,50 euros

SŒURS DANS LA GUERRE

Comme d'autres romans prenant pour cadre un futur proche, *Sœurs dans la guerre* de Sarah Hall (née en 1974 en Angleterre et auteure d'une œuvre pertinente et sombre) se situe après qu'une catastrophe indéterminée a décimé la planète.

La population se terre dans des villes à l'abandon, sous le contrôle d'un gouvernement autoritaire. « ... Les femmes étaient traitées comme de pauvres connes. Des citoyennes de seconde classe et des objets sexuels. Elles étaient sous-payées et dévalorisées. » Décidant de se prénommer dorénavant Sœur, la narratrice quitte son appartement et l'homme avec lequel elle vit pour gagner le domaine de Carhullan, une hypothétique communauté implantée dans une zone rurale et montagneuse à l'écart de la ville et des grandes routes. « Il s'agissait de l'exploitation agricole la plus haute en altitude, d'Angleterre, presque inaccessible, indifférente à la montée des eaux qui surviendrait dans les années à venir comme au déplacement des nappes phréatiques. » Un bastion libertaire au cœur d'une société dévastée ? Sœur est d'abord ravie d'être accueillie en son sein. Les hommes n'y sont pas admis, quelques-uns vivent plus bas, assistant les ●●●

